

**Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques**

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

|                          |                          |                          |                          |                          |                                     |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|
| 10X                      | 14X                      | 18X                      | 22X                      | 26X                      | 30X                                 |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> |
| 12X                      | 16X                      | 20X                      | 24X                      | 28X                      | 32X                                 |

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 28 NOVEMBRE, 1878.

No. 14.

## AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

Le geôlier ne lui eut pas plutôt ouvert la porte qu'il se précipita, et lui tendant la main : “ Eh bien ! James, qu'est-ce que cela veut dire ? ”

—Théodore, je suis heureux de te voir ; je pensais justement aux moyens de te faire parvenir une lettre.

—Je viens seulement d'apprendre ce qui s'est passé ; j'allais à mon bureau lorsque j'ai rencontré Rodolphe ; je lui ai demandé de tes nouvelles. “ Eh quoi ! m'a-t-il répondu, “ ne savez-vous rien encore ? — Non, “ qu'y a-t-il donc ? ” Et il m'a raconté l'affaire. Mais dis-moi, James, ce n'est pas vrai tout cela, n'est-ce pas ? ”

—Rodolphe a dû te dire la vérité cependant, mais...”

Théodore regarda James en face ; le regard de celui-ci n'avait rien perdu de son expression de loyauté.

“ Dis-moi, Edwards, il y a là quelque méprise ; tu n'as...tu n'as pas fait cela, James, n'est-ce pas ? ”

—Non, Théodore, non.

—Dieu soit loué ; mais assieds-toi et raconte-moi tout.

—Je ne puis t'en dire plus que ce que tu sais déjà ; mais je crois que Rodolphe a donné à cela une bien mauvaise tournure.”

James fit alors à son ami le récit exact de ce qui s'était passé.

“ Mais qu'est-ce que cette histoire à propos de ta passion pour le jeu ? Rodolphe s'est trompé sans doute.

—De ma passion pour le jeu ! On m'accuse d'avoir joué ? ”

—Il dit que c'est le bruit qui court ; qu'on t'avait vu entrer la veille dans une maison de jeu, la plus mal famée de la ville.”

James parut très-étonné.

“ Est-il possible qu'on ait ainsi interprété un simple accident ? ”

—Dis-moi, James, et Théodore prit sa main qu'il serra ; dis-moi, on a menti, n'est-ce pas ? tu n'as pas joué ? ”

—Non, mon ami, jamais ; j'eusse même oublié la circonstance, si tu ne m'en avais pas parlé. Je suis en effet entré dans une maison de jeu, mais c'était par erreur.” Et il expliqua à Théodore comment cela lui était arrivé.

“ Cela me rassure, James ; mais néanmoins il y a là dedans quelque chose d'inexplicable ; il faut que tu aies un ennemi qui désire ta perte, et qui, pour arriver à ses fins, ait essayé de te déshonorer.

—Telle est aussi mon opinion.

—Ne soupçonnes-tu personne ? Es-tu bien sûr de l'amitié de Rodolphe ? ”

James secoua la tête. “ Rodolphe a toujours été bon pour moi. Je n'ai pas de raisons...Je ne dois pas le soupçonner.

—Edwards, je serai franc ; ne regarde pas Rodolphe Hunt comme ton ami. La manière dont il m'a parlé de toi ce matin me donne une triste conviction. Crois-moi, c'est un hypocrite, un...”

—Assez, assez, Théodore ! ”

Mais Théodore ne s'arrêta pas avant d'avoir obtenu de lui tous les détails qui pouvaient jeter quelque lumière sur la nature des sentiments de Rodolphe à l'égard de James.

“ Et maintenant, James, quel est ton plan ? Tu ne peux rien faire si tu restes en prison ; il faut que tu sois libre pour tâcher de débrouiller cette affaire ; tu n'as que bien peu de temps pour te préparer.”

A ce moment on entendit du bruit dans le passage, et Edwards crut reconnaître la voix de M. Augustus Hunt. La porte s'ouvrit.

“ Sur mon âme ! quel taudis, quel taudis ! On n'y mettrait pas un chien ? Eh bien ! James, sur mon honneur, voilà une mauvaise affaire ; bien triste, bien triste.” Et le brave homme s'avança vers le jeune homme et lui serra cordialement la main ; puis jetant un coup d'œil autour de la chambre, sur les murs et sur les barreaux de la fenêtre : “ Terrible, terrible ! Comment la petite coquine a-t-elle pu venir ici ? Elle est bien comme sa mère.”

James rougit, ce qui n'échappa pas à Théodore. Mais comme il ne lui avait jamais parlé de son intimité avec Sarah, c'était un mystère pour lui.

“ Eh bien ! eh bien ! monsieur James, je suis bien fâché, bien fâché ; nous sommes dans une triste position. Vous êtes innocent sans doute ? ” Et il fixa sur lui un regard perçant et interrogateur.

James ne l'évita pas ; il comprit qu'on lui demandait une réponse ; mais il était incapable de parler.

“ Je crois, monsieur, qu'Edwards est innocent, dit Théodore ; mais à quoi lui servira-t-il que ses amis seuls soient convaincus de son innocence, tant qu'il ne pourra lui-même en donner des preuves réelles, irrécusables ? ”

—Sans doute, sans doute, c'est bien ainsi que je le comprends.

—Ce que peuvent maintenant ses amis, c'est de le faire sortir de prison et de se joindre à lui dans ses efforts pour découvrir le traître.

—C'est bien mon avis ; et pour vous dire la vérité, monsieur James, c'est pour cela même que je suis venu ce matin : mettons-nous donc à l'œuvre.

—Monsieur Hunt, je sais que toutes les apparences sont contre moi ; je n'ai pas d'amis qui puissent répondre pour moi ; et...”

—Et qu'en savez-vous, monsieur James ? et qu'en savez-vous ? Si je le voulais, moi : si je le faisais moi-même ? Je crois qu'ils accepteraient bien d'Augustus Hunt six mille dollars de caution.”

James ne put répondre ; il ne s'attendait pas à tant de bonheur ; les larmes lui vinrent aux yeux, un profond sentiment de reconnaissance se peignit aussitôt dans ses traits. M. Hunt aussi ne laissait pas que d'être très-ému ; la scène qu'il venait d'avoir avec sa nièce l'avait déjà vivement touché, et maintenant il voyait dans une situation douloureuse, horrible, celui qu'il avait vu occupé dans sa propre maison, et dont il admirait tout à l'heure encore la conduite irréprochable et les manières distinguées. Il n'en fallait pas tant pour mettre le brave homme hors de lui ; il se hâta donc de quitter la chambre en disant à James qu'il serait bientôt de retour.

James était à peine revenu de la surprise que cet acte de générosité venait de lui causer, quand la porte s'ouvrit de nouveau et donna passage au geôlier qui, s'inclinant respectueusement, dit à M. Edwards qu'il n'était plus son prisonnier et qu'il le priait de descendre dans la chambre au-dessous. James restait confondu Théodore lui saisit la main.

“ Allons, James, du courage, bon espoir ; tu as encore des amis ” Et lui prenant le bras, il le conduisit presque insensible à sa chambre, où M. Hunt l'attendait.

Le brave homme se leva à son entrée, et lui serra la main de nouveau.

— Ah ! de la lumière et de l'air. Tous ces trous ne me vont pas à moi. Dieu me bénisse ! je ne pouvais pas respirer.

— Monsieur Hunt, je m'attendais pas tant de bontés de vous... Théodore comprit qu'ils avaient besoin d'être seuls, il se retira. A peine avait-il quitté la chambre que M. Hunt prit l'air sérieux qui lui était habituel toutes les fois qu'il s'agissait d'une affaire importante.

— James, vous êtes libre, maintenant, jusqu'à ce que votre cause soit appelée. Savez-vous ce que j'ai fait pour en venir là ?

— Je le sais, monsieur, et...

— Bien, vous savez alors que je me repose sur votre honneur ; car je dois le dire, James, j'ai foi en votre innocence.

Pour James, que venaient de remuer tant d'émotions douloureuses, ces paroles, sortant de la bouche d'un vieil ami, avaient un charme indéfinissable.

— Et je ne suis pas le seul qui vous croie innocent ; je ne suis pas le seul non plus qui souffrirais d'avoir été trompé. Vous me comprenez ?

James ne répondit pas ; il cacha son visage pour dérober son agitation.

— Il y a une personne qui m'est aussi chère, plus chère que la vie. Vous savez de qui je veux parler. Son avenir, sa raison, sa vie même, dépendent de la vérité ou de la fausseté de vos serments. Et sa voix, qui s'était insensiblement élevée, tremblait en prononçant ces mots.

James se redressa, et le regard brillant de noblesse :

— Monsieur Hunt, je sais à qui vous faites allusion ; je n'ignore pas que l'avenir est sombre devant moi ; je sais aussi que je puis ne pas réussir à prouver mon innocence ; mais, monsieur, il y a un Dieu là-haut, un Être suprême dont j'invoque la bénédiction dont je crains la colère par-dessus toute chose. Aussi longtemps que je vivrai, et tant que la raison réglera mes actions, je vous resterai fidèle, à vous... et à elle.

— C'est un serment solennel que celui que vous venez de faire, James, puissiez-vous le tenir ! Je n'ai plus qu'une chose à dire : il me serait nuisible qu'on apprit que je vous ai aidé aussi activement, et personne ne doit savoir que je suis venu ici. Un de mes amis a eu la complaisance de donner son nom pour le mien. Mon frère vous croit coupable ; à vous dire vrai, je crois que Rodolphe fait tout son possible pour cela. Voici une bagatelle, James ; il y en aura plus à votre service quand vous voudrez. Prenez les meilleurs conseils et que Dieu vous protège ; car, si vous n'êtes pas acquitté, le cœur de Sarah se brisera, et...

Le brave homme ne put en dire davantage. Il prit la main du jeune homme, la pressa en silence et quitta la chambre.

## XV.

Le soleil n'était pas encore levé, et ses rayons doraient à peine le sommet des collines à l'est. C'était une de ces belles matinées qui mettent joie et courage dans le cœur de l'homme, de ces matinées où, pleins d'espoir en l'avenir, nous sourions gaiement à la vie, où nous oublions toutes les souffrances du passé, désirant presque de nouvelles luttes pour déployer les forces que nous sentons en nous-mêmes.

À la porte du presbytère vient de s'arrêter un respectable char à bancs. Un petit homme bien enveloppé dans un pardessus de bon drap est debout près du marchepied. Lorsque la porte s'ouvrit, il ôta son chapeau, s'inclina profondément deux ou trois fois, et d'une voix qu'on entendait à peine :

— Votre serviteur, mesdames ; monsieur Wharton, je vous souhaite le bonjour.

Les dames lui rendirent amicalement son salut ; une profonde tristesse était empreinte sur leurs visages.

M. Wharton répondit avec le calme qui lui était ordinaire : — Une belle matinée, monsieur Tightbody ; vous êtes vraiment bien exact.

M. Tightbody s'inclina sans dire un mot. Lorsque les dames, accompagnées de M. Wharton, furent entrées dans la voiture, il releva le marchepied et ferma la voiture avec soin.

La route traversait un pays entrecoupé de bois, de collines, de ruisseaux qui murmuraient gaiement et couraient à travers les prairies ; au loin on entendait ces bruits insaisissables qui nous jettent dans le ravissement ; tout dans la nature respirait le bonheur et semblait inviter à la joie ; mais hélas ! le cœur des voyageurs renfermés dans la voiture est insensible à ce beau spectacle. Cette belle campagne est un désert pour ces âmes désolées, et les beautés de la nature ne peuvent rien contre les terribles préoccupations qui les absorbent.

En arrivant ils aperçurent au loin, à quelque distance dans la baie, le navire qui se préparait sans doute au départ.

— Fous avons une heure à nous, monsieur Tightbody ; je vais commander le dîner de ces dames. Vous n'êtes pas pressé de retourner chez vous : restez donc, je vous prie, à dîner avec nous.

M. Tightbody s'inclina respectueusement, en acceptant l'offre.

Le repas fut bientôt prêt ; la petite compagnie se mit à table et mangea en silence.

On entendit tout à coup du bruit dans la chambre voisine ; M. Timothée se leva aussitôt de table.

— Restez assises, mesdames ; monsieur Wharton, ne vous dérangez pas, je vais voir à ce que tout soit mis à bord.

Le petit homme avant à peine fermé la porte, qu'il recula soudain et fit signe à M. Wharton.

— Monsieur Wharton, monsieur Wharton, vite, monsieur, s'il vous plaît.

Le petit cercle fut quelque peu alarmé ; la voix et les gestes de M. Tightbody n'étaient pas très-rassurants, en effet. A peine M. Wharton était-il entré dans la grande salle, qu'il se sentit saisir la main.

— Monsieur Wharton, comment va ma mère ?

— James ! James ! Est-ce possible ? est-ce bien vous ? Dieu soit loué !

Il le prit immédiatement à part.

— Ce n'était donc pas vrai ?...

— Monsieur Wharton, ma mère sait-elle ce qui s'est passé ?

— Elle le sait, James ; mais...

— Ma mère est-elle ici, monsieur ?

— Oui.

M. Wharton le conduisit aussitôt dans la chambre.

— Mon cher enfant !

— Ma bonne mère !

Et ils furent dans les bras l'un de l'autre.

— James, mon frère, mon bon frère ! Et Marie se jeta à son cou.

— Oh ! James ! comment se fait-il... cette nouvelle était donc fausse ? Mais vous paraissez avoir souffert. O mon fils !... Dites-moi, James, vous êtes innocent, n'est-ce pas ?

— Oui, ma mère, je suis innocent ; mais peut-être me sera-t-il impossible de le prouver.

— Je le savais bien, ma mère, je le savais bien ; je savais que James était innocent... Mon bon frère ! Et elle l'embrassa avec effusion.

— Mais, dites-nous, James, comment s'est passé tout cela ? Le journal a-t-il dit vrai ? avez-vous été en prison ?

Sa mère et sa sœur le regardaient comme si leur vie eût dépendu de sa réponse.

— C'est vrai, monsieur ; j'ai été en prison.

— Oh ! mon frère ! mon frère ! Et Marie se cacha le visage et pleura amèrement.

— Mais, cependant, vous dites que vous êtes innocent, mon fils ?

— Oui, ma mère, innocent comme cette pauvre enfant. Ne pleurez pas, ma bonne sœur : c'est la main de Dieu. Ne pleurez pas ainsi, Marie.

— O mon frère ! mon frère ! si au moins j'avais pu être avec vous ! Pen.

ser que vous étiez seul en prison, sans un ami près de vous !

—Dieu m'a donné des amis, ma sœur ; des amis vrais et fideles.

—Je le savais ; je l'ai pensé ; je n'ai pu croire que Dieu souffrirait que mon enfant chéri s'écartât du chemin de l'honneur, et me fit ainsi mourir de chagrin."

M. Tighbody se hasarda alors à ouvrir la porte, et montra son visage tout rayonnant.

"Entrez, monsieur Tighbody, entrer, monsieur ; les choses ne sont pas aussi mauvaises que nous le craignons.

—Que Dieu soit loué ! mais je venais pour savoir..." et il s'inclina profondément. "Notre révérend et ces dames ont-ils encore l'intention de s'embarquer ? tout est à bord."

Tous interrogèrent James du regard.

"J'allais chez vous, ma mère ; je voulais passer avec vous un jour ou deux.

—Alors nous allons tous retourner, monsieur."

(La suite au prochain numéro.)

—:o:—

REFLEXIONS SUR LE MARIAGE.

Après les roses, les épines, écrit Mgr. de Segur. Sur les rosiers, il y a peu de roses et beaucoup d'épines, en ce sens, tous les mariages sont des rosiers plus ou moins garnis d'épines. Quelles sont ces épines ? Quelles sont ces difficultés, ces peines du mariage qui en altèrent si profondément les joies ? Quels sont les devoirs qui incombent aux gens mariés ?

1o La vie commune et le support mutuel.

Tous les maris ont des défauts, toutes les femmes en ont aussi.

Pendant les premiers mois, tout est parfait ! Mon mari est si bon ! Ma femme est un ange !

Mais avec le temps, la perfection du mari s'évapore, et il ne reste plus que le mari inséparable de ses défauts ; l'ange aussi perd l'une après l'autre les plumes dorées de ses ailes ; le pauvre mari se voit en face d'une femme très imparfaite, absolument semblable aux autres.

Que faire alors ? Dans cette réalité cruelle, faut-il se fâcher, se dépiter, se désespérer ? Pas du tout, il faut se supporter. Entendez bien cela, IL FAUT.

C'est un devoir, un devoir conjugal, qui est une des principales réalités du joug du mariage.—Mais mon mari est violent, odieux, querelleur, maussade !

Supportez-le, vous êtes sa femme et, malgré ses défauts, il est votre mari.

Supportez-le, et, plus que cela obéissez-lui on tout ce qui ne blesse la conscience.

La femme doit en effet à son mari dans la vie commune non-seulement le support, mais encore la déférence, le respect, la soumission et l'obéissance.

—Mais ma femme est insupportable, je n'y tiens plus : elle est aigre, jalouse, bete, etc. ! Supportez-la. Du moment que vous l'avez épousée, vous avez pris devant le

bon Dieu et devant elle l'engagement religieux, l'engagement inviolable de la supporter telle qu'elle est.

Vivez donc avec elle le plus doucement possible ; ayez pour elle tous les égards, tous les bons procédés qu'elle a droit d'attendre de vous. C'est par la douceur et non par la violence que vous tirerez le meilleur parti ; une goutte de miel, dit St-François de Sales, prend plus de mouches qu'un tonneau de vinaigre.

Ce n'est pas chose si commode que l'on pense que ce devoir de la vie humaine dans le mariage.

Il faut une rude vertu pour l'accommoder ainsi l'un à l'autre, dans les mille petits détails de l'existence. Vivre à deux est en général plus difficile que de vivre seul, c'est cependant ce que doivent faire les hommes et les femmes qui entrent dans le mariage.

J. B., N.

—:o:—

LES ENFANTS.

L'enfant naît dans les larmes comme le jour se lève dans la rosée.

Les enfants sont des témoins dont il faut se garder avant tous de faire des juges.

La curiosité de l'enfant doit être satisfaite dès qu'elle est éveillée ; il est inutile de prétendre la rendormir et dangereux de vouloir la leurrer. Aussi faut-il ne jamais le questionner et être toujours prêt à lui répondre.

Il en est, chez l'enfant, du développement de l'esprit comme de l'accroissement du corps : il a toujours faim même quand il n'a plus d'appétit, et tout lui profite jusqu'à l'indigestion.

Les deux premiers besoins de l'enfant sont le sommeil et l'ignorance.

J'admire le désintéressement avec lequel une mère se montre fière de l'honneur que son enfant fait à sa nourrice.

Que l'enfant sache où est le père, qu'il sente où est la mère.

L'esprit de l'enfant demande à être étudié : son cœur veut être deviné.

S'il n'y a que rarement dans un petit garçon la promesse d'un homme, la petite fille est presque toujours la menace d'une femme.

L'enfant est un ange dont les ailes tombent à mesure que les jambes lui poussent.

Les grands-parents aiment leurs petits-enfants parce qu'ils revoient en eux leurs enfants et n'y retrouvent pas leurs héritiers.

Les enfants de leur côté, goûtent par-dessus tout l'exquise tendresse des grands-parents, comme les jeunes plantes préfèrent les feux atteddis du couchant aux ardeurs du midi.

P. P. C.

VARIÉTÉS.

—Une anecdote sur le docteur Chavanne candidat pour la troisième circonscription de Lyon :

Le docteur Chavanne était alors président du conseil municipal.

Un jour il se présente à l'hôpital civil de Lyon, et demande à visiter la salle... Charles.

—Vous voulez dire sans doute, lui fit-on remarquer, la salle Saint Charles ?

—Je dis Charles, reprit le président du conseil municipal, parce que je n'aime pas les saints.

On fit les honneurs de l'hôpital au visiteur, il parut même très satisfait de la bonne tenue de la maison ; puis au moment où il allait s'éloigner, la personne qui l'avait piloté lui dit :

—Au revoir, monsieur Vanne.

—Pourquoi Vanne ? demande le docteur. Je m'appelle Chavanne.

Je le sais bien, mais je dis Vanne, parce que je n'aime pas les chats !

\*.\*

Une bonne femme, un bon livre et une bonne cheminée, voilà de quoi faire le bonheur d'un homme ; mais celui-ci a le livre, celui-là la cheminée, un troisième la femme, et c'est ce qui fait qu'il y a si peu de gens heureux ici-bas....

\*.\*

A PROPOS DE MASCHE A BALAI.—Une chose à remarquer, dit un mari facétieux, c'est la manière admirable dont une jeune et jolie personne s'empare et se sert du balai dès les premiers jours du mariage. Mais prenez garde, bientôt, peut-être, le balai et celle qui le porte n'auront plus votre admiration. Vous savez pourquoi.

\*.\*

—Un petit catéchisme historique composé par Folding :

—Qu'est-ce qu'un patriote ?

—C'est un homme qui veut une place.

—Qu'est-ce que la politique ?

—L'art d'obtenir cette place.

—Qu'est-ce que la science ?

—L'art de connaître les défauts d'autrui.

—Qu'est-ce que la vertu ?

—Un bon sujet de conversation.

Enfin, comme bonquet :

—Qu'est-ce que l'esprit ?

—Un moyen d'obtenir ce que les autres désirent et de se faire détester.

\*.\*

Une veuve jouait le désespoir et versait des torrents de larmes. Son laquais lui dit :

—Prenez garde, madame ! Dieu a appelé votre mari à lui ; si vous résistez à sa volonté, pour vous punir, Dieu vous le rendra.

La veuve cessa de pleurer.

\*.\*

—Il y a une chose que je ne voudrais pas perdre si je l'avais ; si je ne l'ai pas, je ne voudrais pas l'avoir ; mais si je la gagne, je ne l'ai plus.—Quelle est cette chose ?—C'est un procès.

## LES CISEAUX.

LÉGENDE ALLEMANDE.

C'étaient les ciseaux de maître Sproutt l'incrédule, des ciseaux attachés à un clou de l'établi qui venaient de tomber.

—Voilà, s'écria la compagnie, la fée qui se révèle; elle habite tantôt le nid d'un oiseau; tantôt la laine d'une quenouille; aujourd'hui elle vient illustrer l'instrument favori du tailleur allemand.

Puis, avec la plus grande circonspection, on ramassa les ciseaux tombés et on les remit soigneusement à leur lace.

Et, durant toute l'enfance de la protégée c'était à qui froterait avec le sable le plus fin et l'émeri le plus parfumé l'outil bienheureux dont une divinité bienfaisante conduisait les deux tranchants.

Puis, comme la tradition des fées familières voulait qu'on se servit toujours et beaucoup des ustensiles sous lesquels elles se réfugiaient, maître Sproutt ne se servit plus que du bon génie de sa famille. Un matin pourtant, en taillant un haut-de-chausses pour un baron wurtembergeois, il se coupa le doigt de la main gauche d'une façon assez vive.

—Par saint Pancrace! s'écria-t-il, la fée a parfois ses moments d'humour.

—Qu'a-t-elle fait? lui demanda sa femme

—Elle m'a horriblement blessé.

La maigre ménagère sourit d'un air capable.

—Je sais pourquoi, dit-elle.

—Ah! et peux-tu le dire?

—Voici la raison: les fées sont, comme tu le sais, les défenseurs de la droiture et de la vérité.

—Après?... qui le conteste?

—Elles punissent la friponnerie et repoussent la fraude.

—Qui t'a jamais dit le contraire?

—Eh bien! que fais-tu avec tes ciseaux?

—Ce que je fais? mais ce que font mes confrères: je coupe des pourpoints, des vestes, des manteaux.

—Et tu voles! s'écria sa femme.

—Silence, murmura le tailleur; grappiller une aune de drap par-ci par-là, ce n'est pas voler, c'est faire production.

—Oui, mais les ciseaux-fées se refusent à une semblable dilapidation. Tâche de t'en souvenir pendant que tu t'en serviras, si tu ne veux pas faire pleuvoir les misères sur notre humble maison.

Donc le premier miracle accompli par les ciseaux intelligents fut de rendre un tailleur honnête homme.

De ce moment, il travailla avec conscience et probité, il rendit l'étoffe qui lui restait à tous les clients qui lui survenaient cela à leur grand ébahissement. Cette conduite, louable à tous égards, fut bientôt sué de la ville entière; le père Sproutt y passa pour la vertu enfilant une aiguille, et une quantité énorme de commandes lui arriva de toutes parts. Bientôt il lui fut impossible de tout exécuter par lui-même: il loua un splendide atelier près de la cathédrale, et se trouva, au bout de quelques années, à la tête de cinquante ouvriers et d'une assez belle fortune.

Quand on l'interrogeait alors sur l'origine de cette opulence, maître Sproutt disait:

—Cela n'a rien d'étonnant.

—Pourquoi donc?

—C'est surnaturel.

—Ah! vous n'êtes donc pas l'unique auteur de ce succès?

—Mais du tout, du tout.

—Et qui donc?

—Mes ciseaux, qui sont fées.

—Ah bah!

—Fées puissantes, car elles m'ont enrichi depuis qu'elles me servent; elles m'ont rendu non seulement un tailleur à la mode, mais encore un ouvrier capable de lutter avec les premiers artistes en couture de l'Allemagne.

Le bonhomme faisait un miracle d'une chose assez simple; plus on travaille, plus en se perfectionne: le secret de sa capacité était là tout entier.

—Ma fille! lui dit sa mère, ton père n'a eu que l'usufruit du trésor qui t'appartient. Sous ce froid métal, dans cet acier fusible, il existe une puissance irrésistible, un pouvoir de l'immensité; c'est en raison de ta beauté que la fée a consenti à se dépouiller de son essence radieuse pour te servir. Ne néglige jamais cette tendre compagne et que ta main lui témoigne sans cesse tout ton attachement et toute ta reconnaissance.

Réséda, en fille soumise, écouta sa vénérable mère, et donna aux ciseaux qui lui étaient confiés un soin particulier. Elle choisit, pour ne pas rester désœuvrée, l'état de couturière, et, sans presque faire d'apprentissage, elle acquit une renommée par toute l'Allemagne. La foi aveugle qu'elle avait dans son outil favori lui donnait une surprenante hardiesse de coupe; au lieu de se trainer dans l'ornière comme ses émules, elle innova, elle laissa courir les ciseaux enchantés dans le velours, le satin, le brocard d'or et la gaze, et de ses doigts délicats sortirent des parures si légères, si suaves, si adorables d'élégance et de bon goût, que ce fut, depuis Berlin jusqu'à Mayence, une fureur pour les produits de la belle couturière.

Disons-le ici, Réséda, à seize ans, était adorable, elle avait tenu toutes les promesses de sa gracieuse enfance, et sa beauté régnait sans égale dans toute la contrée; aussi les cœurs les plus haut placés battaient-ils pour elle sans obtenir un mot d'espoir.

Il faut pourtant distinguer de la foule des adorateurs le prince Ralph, fils du gouverneur et l'un des plus illustres par la noblesse. Jamais plus respectueux amour ne se manifesta; jamais plus gentil cavalier ne plaïda avec plus de modération et d'éloquence la cause de son cœur.

—Réséda, disait-il à la jeune fille, je vous aime!

—Je vous aime aussi, répondait-elle.

—Mais mon père ne voudrait jamais consentir à notre union.

—Qui sait?

—Comment! chère enchanteresse de mes pensées, vous oseriez espérer?

—Oui.

—Et quel est donc le bon génie assez puissant pour décider un comte à donner son fils à la fille d'un tailleur?

—Ceci.

Et elle montra au jeune homme étonné ses ciseaux.

—Comment cela se fera-t-il? demanda l'amant.

—Je l'ignore.

—Et vous y croyez?

—Assurément; les fées sont infailibles, et la fée que cet outil précieux représente trouvera sans moi le moyen de fléchir votre père.

—Allons, bon courage! dit Ralph, et que le ciel protège nos amours?

Deux semaines après cet entretien. Réséda fut appelée par une jeune fille en deuil appartenant à l'une des plus éminentes familles de Dusseldorf.

—Mademoiselle, dit-elle à la jeune ouvrière, j'ai perdu mon père il y a peu de jours, et tout ce qui me rappelle son souvenir m'est cher à plus d'un titre.

La couturière s'inclina.

—Voici son manteau de comte de l'empire d'Allemagne, velours d'Utrecht cramoisi à étoiles d'or... Puis-je en faire un pardessus?

Réséda examina l'étoffe.

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,  
par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an..... \$0.50  
Six mois..... 0..5

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc, devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170½ rue Sparks, Ottawa.